

L A  
CHAMBRE N° 7

PAR RAOUL DE NAVERY

XIII

RETROUVÉE

(Suite)

Dix heures sonnaient quand la voiture amenant rue de Maubeuge Francis de Gailhac-Toulza, Dervaux et Lagny, s'arrêta devant la maison occupée par les jeunes gens. Tous trois montèrent à l'étage des mansardes et frappèrent à la porte. Mélati n'entendit rien ; mais Rameau d'Or, qui gardait une secrète espérance et demeurait convaincu que les artistes, n'abandonnaient pas la jeune fille, se leva sans bruit pour leur ouvrir.

Dervaux s'avança le premier.

—Oui, répondit Francis avec une visible émotion, des anges terrestres qui vont tout de suite vous aimer...

—Ainsi, vous venez...

—Vous chercher pour vous conduire chez nous.

Francis se tourna vers le romancier :

—Fais-moi la grâce de me présenter à mademoiselle.

—Mon ami, Francis de Gailhac-Toulza, fils d'un procureur général de Rennes, démissionnaire au moment de la promulgation des décrets.

Un sourire éclaira le visage marbré de pleurs de la jeune fille.

Elle prit dans une armoire un vêtement simple, jeta une mante sur sa tête et dit à Francis :

—Me voici prête à vous suivre, monsieur.

Ensuite, se tournant vers les deux amis :

—Dieu vous récompense comme je vous remercie.

—Nous permettez-vous d'aller prendre des nouvelles de Mme Vebson et des vôtres ?

—De grand cœur.

—Mademoiselle, ajouta Rameau d'Or, dans une maison où se trouve une malade il faut un commis-

démies, et y lisait parfois des mémoires ou des fragments remplis d'un véritable intérêt. Les misères l'attiraient. Il vivait pour obliger les autres et remplir un rôle de message de la Providence.

Du premier regard il jugea Mme Vebson, et quand Aimée de Gailhac, après l'avoir ramenée chez elle le fit appeler, il poussa, en reconnaissant la malade de l'hospice de Lariboisière, un cri de surprise et de joie.

—Ah ! madame, dit-il à la mère de Francis, je jurerais que cette malheureuse est digne de toute votre sympathie.

—Vous l'avez déjà vue ?

—Elle sort de l'hôpital.

—Malade comme elle l'est ?

—C'était vouloir se tuer, je le sais bien ! Mais la place même où vous l'avez trouvée prouve la sincérité de ses convictions. Votre mari, le noble Henri de Gailhac-Toulza, a jeté sa démission aux ministres qui lui ordonnaient de chasser les moines et les jésuites... Mme Vebson, mourante, a fui l'hospice quand on lui a refusé d'y laisser pénétrer un prêtre. Vous le voyez, vous êtes dignes de vous entendre.



Les saintes pompes de la mort se déployèrent dans la demeure de l'ancien magistrat. — (Voir page 215, col. 2.)

A la vue de Mélati, il recula pris d'un tel respect et d'une si grande pitié que la parole s'arrêta sur ses lèvres.

—Nous savons où est Mme Vebson, dit Jean Lagny à Rameau d'Or.

Au milieu de sa douleur et de ses larmes, Mélati entendit, et subitement se dressa sur les pieds. Alors se tournant vers les jeunes gens, son beau visage ruisselant de pleurs, ses cheveux dénoués, si admirablement belle et sainte en ce moment, que rien ne saurait rendre l'impression qu'elle produisit sur ses amis, elle tendit vers eux les bras.

—Ma mère ! dit-elle, vous avez parlé de ma mère !

Ce fut Francis de Gailhac-Toulza qui s'avança.

—Mademoiselle, dit-il, nous l'avons trouvée à la porte de la maison de Dieu, et nous l'avons amenée dans la nôtre... Ma mère et ma sœur lui donnent des soins empressés.

—Votre mère ! votre sœur ! Quoi ! vous avez eu cette charité de ne pas la rejeter dans un hospice ? Vous l'avez abritée et gardée ! Votre sœur, votre mère sont donc deux anges ?

sionnaire, emmenez-moi, je ne ferai pas de bruit.

—Viens ? dit Francis.

Mélati, tremblante, accepta le bras de Francis et quitta sa maison pour accepter l'hospitalité d'Aimée de Gailhac-Toulza.

XIV

ORPHELINE

Mme Vebson demeurait en proie à une fièvre ardente, en dépit de la savante médication de Guillaume Andrezel. Plus que tout autre, cependant, celui-ci était capable d'achever une cure semble ; il devait à son séjour en Amérique, et à ses relations avec les derniers restes de tribus indiennes, de connaître les effets efficaces d'un grand nombre de plantes. Il possédait des richesses pharmaceutiques d'un prix inestimable.

Ayant une clientèle nombreuse, Andrezel n'avait jamais voulu recevoir directement le prix de ses services jusqu'à ce jour. Il allait rarement dans le monde, se contentant de voir d'intimes amis, se rendait d'une façon irrégulière à certaines séances d'aca-

—Nous la sauverons, n'est-ce pas ? demanda Mme de Gailhac qui venait d'entrer.

—Nous ferons tout notre possible pour cela, répondit le jeune médecin dont le visage se cœlara vivement à la vue de la jeune fille. Mais nous ne pouvons nous le dissimuler, le grand mal de cette pauvre créature n'est point cette fièvre dont je suis certain de la guérir... Elle s'en va de consomption ; la douleur l'a rongée jusqu'au cœur... Le désespoir tue plus sûrement que les principes morbides et les virus dangereux... Quelles que soient les épreuves traversées par cette créature, elles ont été au-dessus de ses forces...

—Est-elle donc seule au monde ?

—Qui peut le savoir ! Je comptais dans la journée retourner à l'hôpital et m'entretenir avec elle. La demande de son exeat dérangea ce projet ; ce qui vous prouve que j'avais l'intention de ne la point oublier, c'est que j'avais relevé le texte de sa pancarte.

—Le temps vous a manqué pour réaliser ce dessein ?